

XYZ. La revue de la nouvelle

Cocaïne et chihuahuas

Nelly Arcan



Numéro 88, hiver 2006

Les « Cartier » de la nouvelle

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3186ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Arcan, N. (2006). Cocaïne et chihuahuas. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (88), 11–22.



Cocaïne et chihuahuas Nelly Arcan

AU MOMENT où Anita et Lucie firent leur entrée au Salon Daomé, il n'y avait personne. La manière dont il n'y avait personne était inattendue. La musique, indifférente à l'absence, se donnait avec la dernière énergie, pesanteur sonore qui s'emparait du vide pour en rendre l'ampleur, pour donner au vide le sens d'un abandon ; l'un des fauteuils était renversé sur le côté comme si on l'avait quitté dans une ruade, peut-être dans un affrontement viril pour une femelle. Sur la table basse en face du fauteuil renversé se trouvaient en effet trois bouteilles de bière, disposées tels les indices d'un drame qui ne regardait pas les deux jeunes femmes, mais que pourtant elles tentaient de déchiffrer comme si leur sort en dépendait. Une barmaid apparut derrière un bar, considéra Anita et Lucie restées droites dans l'entrée, avant de se plonger dans une occupation manuelle quelconque, impossible à voir de l'endroit où elles se tenaient.

« Quand même il est onze heures, remarqua Anita. Quand même on est un vendredi soir. »

Lucie sortit un paquet de cigarettes de son sac à main.

« À onze heures les dés ne sont pas tous jetés dans le monde des bars, répondit-elle. De nos jours les gens travaillent tard et sortent de table encore plus tard. »

Elles s'interrogèrent du regard un moment puis Lucie replaça le paquet de cigarettes dans son sac à main.

« On reviendra dans une demi-heure », suggéra-t-elle.

Les deux femmes empruntèrent l'escalier qui les avait menées jusque-là, puis sortirent. Malgré la nuit et la neige, une foule de gens marchaient dans toutes les directions sur l'avenue Mont-Royal, chacun portant sa mission, rentrer chez soi, se rendre à une

fête pour y retrouver des amis, accompagner l'être aimé dans un bar ou encore se promener au hasard, surveiller l'apparition d'une âme sœur, désirable dans son caractère de nouveauté.

Deux petits chiens bruns à poils longs, universellement détestés pour leurs jappements aigus, étaient attachés à un parcomètre. Ils attirèrent l'attention d'Anita, sensible aux êtres chétifs et inutiles, à leur existence réduite au champ des soins humains, comme l'est celle des bébés ou des vieillards. Anita aimait la fragilité des vies susceptibles de disparaître à tout moment, d'être écrasées par la désinvolture des grands, elle aimait l'effritement de la vie talonnée par la mort comme le lui avait appris son père, elle aimait les êtres qu'on pouvait écraser et c'est sans doute pour cette raison qu'elle n'aimait pas son père, lui si fort dans la vie, si solide qu'il n'y avait que l'idée de Dieu pour le faire s'asseoir et douter.

Quand les deux chiens, éperdus d'efforts pour échapper à l'emprise de leur laisse qui les fixait avec rage au parcomètre, comprirent qu'Anita les regardait, ils s'immobilisèrent, sacrifiant leur agitation pour mieux s'adresser à elle et l'élire au milieu des marcheurs, entrant ensuite dans une supplique de jappements douloureux. En ce lieu au cœur de l'hiver, Anita était devenue leur réponse : pour eux, les humains avaient tous été créés pour les chiens et ils marchaient tous à leur rencontre, mais, au-delà du secours que ces humains pouvaient leur apporter, ils pressentaient qu'en ce monde les chiens étaient innombrables et que les humains étaient infidèles, ils savaient obscurément que les humains étaient des êtres dissipés et insatisfaits.

Exaspérée par le froufrou des chiens, Lucie saisit le bras d'Anita pour l'éloigner.

« Des chihuahuas, soupira-t-elle. Qui peut vouloir de cette sorte de chiens ? Même leur nom sonne comme une farce. Chihuahua ! Chihuahua ! »

Lucie répéta ce mot jusqu'à produire un hurlement, faisant se retourner sur elle une poignée de jeunes femmes qui voulaient entrer au Salon Daomé. Les deux chiens dégoûtaient Lucie, elle qui avait une nature de chat. Dans sa vie, elle en avait eu une douzaine, elle les avait tous aimés mais ils avaient tous pris la porte un matin pour ne plus jamais revenir, sans doute aspirés par les possibilités

qui se montraient devant, par les promesses de copulation que leur offrait l'horizon. Les chats étaient comme ça, versatiles, oublieux. Lucie aimait le besoin de conquête chez les êtres, elle aimait aussi bien leur talent pour le contact que leur facilité à se détacher, elle aimait leur indépendance dans laquelle elle voyait de la force.

« Regarde-moi ça, ils sont ridicules, lança-t-elle.

— Je me demande si les femelles peuvent être fécondées par des plus gros chiens, enchaîna Anita. Des Golden Retrievers, par exemple. »

En sortant de nouveau son paquet de cigarettes de son sac à main, Lucie émit une sorte de jappement qui lui fit tordre la bouche en une moue de condescendance à l'endroit des chihuahuas. Si Lucie était chatte, dédaigneuse, les deux chiens ne parvenaient pas non plus à séduire Anita qui n'avait pas de pitié pour leur excitation stridente et leur manque de contenance, et aussi parce qu'elle entre-voyait en eux les traits de leur maîtresse, capricieuse, sans enfants, téléphone cellulaire, Dolce & Gabbana, dépressive, une écorchée.

Elles entrèrent dans un café situé en face du Salon Daomé de façon à pouvoir en surveiller l'entrée. Les chihuahuas étaient toujours visibles mais étaient si petits qu'il était impossible de les reconnaître comme chiens d'un premier coup d'œil. Vus du café ils étaient comme deux taches furieuses, des pompons bruns en désordre. Parfois l'un s'immobilisait, semblant presque se coucher, tandis que l'autre opérait des cercles désordonnés autour du parcomètre; quand, à bout de souffle, il s'immobilisait enfin, l'autre prenait la relève et partait à la renverse autour du parcomètre jusqu'à ce que la laisse ne le lui permette plus.

Les deux jeunes femmes restaient assises à une table et parlaient peu, peut-être parce qu'elles avaient besoin d'être entourées par d'autres gens pour s'envisager l'une l'autre sans ennui. Lucie fumait une cigarette en regardant l'écran de son cellulaire, invoquant des yeux un appel qui la sortirait de l'impasse du bar vide.

« Je suis certaine que la soirée du siècle a lieu en ce moment précis, lâcha-t-elle. Je suis certaine que quelque part en ville des milliers de gens sont présentement rassemblés et que demain toute la ville va en parler. Champion, peut-être, au Metropolis.

— Sûrement pas, il a joué là-bas il y a deux semaines, dit Anita à Lucie qui composait à ce moment un numéro de téléphone. À ta place je ne m'en ferais pas, beaucoup de gens sont entrés au Salon Daomé depuis que nous en sommes sorties. »

L'attention d'Anita se portait sur l'agitation en face, autour du parcomètre. Les deux chiens minuscules venaient d'être jetés là de façon imprévue, foutus là dans l'urgence, cela, Anita en était certaine. Tout ce qu'ils avaient connu jusqu'à présent venait de trouver une fin, et jamais, au grand jamais, ils n'auraient pu en imaginer la possibilité. Par cette répudiation hors de leur propre vie, par ce dumping sur l'avenue Mont-Royal, la sensation de la mort toute proche s'était répandue en eux, dans leurs corps frileux tendus vers les marcheurs, et c'était une sensation touchante quand on pouvait l'imaginer derrière la vitrine d'un café. Leur agitation ne fléchissait pas, semblant même augmenter à mesure que les gens passaient sans s'arrêter, et Anita était maintenant convaincue que leur maîtresse ne reviendrait pas. C'était une conviction qui émanait des chiens eux-mêmes et qui se propageait en ronds autour d'eux, c'était une conviction qui était dessinée dans leur façon de bouger, et qui pouvait être lue à distance. Quand Lucie se leva, après avoir discuté au téléphone avec un ami qui venait d'entrer au Salon Daomé, Anita refusa de l'accompagner, pointant du doigt sa tasse de café à peine entamée, et resta un bon moment dans le café, à observer les chiens.



Anita se tenait dans l'entrée du Salon Daomé. Une cinquantaine de personnes s'y trouvaient à présent, groupées ici et là, en majorité des femmes. Le fauteuil renversé avait été redressé. Les trois bouteilles de bière avaient été ramassées, et la musique électronique, concentrique, inaltérable, s'autocélébrait, martelant l'éternité de son rythme incassable. Lucie était au bar avec Duncan, un homme qu'Anita connaissait bien. C'était un homme qu'elle avait désiré dans le passé et qu'elle avait tenté de séduire, mais duquel elle s'était éloignée parce que Lucie le désirait aussi. Elle

avait remarqué qu'il suffisait que l'une d'elles s'intéresse à un homme pour que l'autre se mette de la partie, et elle s'était d'abord expliqué la chose par le besoin féminin de se mesurer à l'autre hypocritement, sans passer par les poings. Puis, elle avait constaté qu'au Québec ou en d'autres endroits du monde comme au Gabon où naissent quatre filles pour un garçon, l'on retrouve plus de femmes que d'hommes, et que parmi les hommes se trouve un nombre toujours plus grand d'homosexuels. Un jour les femmes devront se partager leur homme et ce jour-là, se disait Anita emportée par un sentiment croisé de haine et de contentement, les femmes se suicideront en masse, faute d'avoir la nature pour assassiner leurs semblables. L'ajustement des sexes, se disait-elle aussi, ne passera pas par la biologie, mais sera le résultat d'une jalousie planétaire, l'expression du refus des femmes de cohabiter avec le sexe de tant d'autres femmes à travers celui de l'homme aimé.

Anita fut soudain lasse, alors que tout débutait pour elle au Salon Daomé. En faisant face à la soirée qui se mettait en place, elle fut saisie d'un sentiment qui ne manquait jamais de la saisir quand la compagnie d'un homme ne lui était pas donnée, mais à travailler. C'était un sentiment de honte, celui de se trouver maladroite, nerveuse, inapte au jeu de la séduction. « Entrer, aller au bar, retrouver Lucie et Duncan, faire la bise, demander à boire, s'asseoir, boire. » Malgré l'injonction qu'elle s'était donnée, Anita ne bougea pas, elle resta dans l'entrée où les gens continuaient d'affluer. La musique, les fauteuils, le grouillement des corps, tout de cet endroit rejetait Anita, au lieu de l'accueillir. L'ensemble ne l'admettait pas, tout cela ne se révélait pas non plus, les choses demeuraient opaques, infranchissables, elles opposaient au bon vouloir d'Anita la dureté de leur surface. Elle pensa que la matière, même inerte, était loin d'être neutre. La matière du monde était au contraire sélective, cruelle : elle pouvait saluer, ou se refuser, elle n'avait pas peur de s'abandonner à la volonté qui voulait la manipuler, ou de la pourfendre.

Anita fit un pas en arrière et considéra le couloir où se trouvaient les toilettes. Des spots lumineux de toutes les couleurs

opéraient une trajectoire sur les murs, le plafond et le plancher, à une grande vitesse, comme pour installer dans l'esprit des gens l'idée de la rapidité et les encourager à ne pas s'attarder dans les cabinets. Elle entra dans l'un d'eux, sortit un petit sac de son sac à main, toisa dans le miroir son visage fardé, rigide, à la hauteur de son corps tant de fois retouché par la chirurgie, et fit entrer dans une narine, à l'aide d'une clé, un peu de cocaïne. L'effet ne se fit pas attendre, la narine se montrant consentante, dévouée. Chez Anita cet effet consistait toujours en un engourdissement du visage, puis de la pensée, par une congélation qui emportait l'angoisse, la honte, enfin tout, la cocaïne étant une voleuse, une présence qui, loin de lui donner quelque chose, lui prenait tout. C'était un effet mille fois ressenti, un effet immédiatement suivi de la déception d'avoir encore une fois cédé devant son malaise, d'avoir mis cela en elle pour faciliter les mots, pour amener la parole à sortir de sa bouche, pour forcer un enthousiasme de fortune et soutenir un lien entre elle et le monde extérieur.

Anita porta la clé à sa narine à plusieurs reprises, déposa le petit sac en plastique sur la tablette en verre fixée sous le miroir, puis ajusta son maquillage.



Lucie rejeta la tête vers l'arrière, une expression de feu sur son visage ouvert, agrandi par cette nuit qui promettait.

« Duncan est allé voir Champion au Metropolis il y a deux semaines ! Il est allé voir Champion ! »

Elle était à moitié assise sur Duncan, une bouteille de bière à la main, et Anita comprit qu'elle aussi venait de sniffer. Malgré le poids de Lucie qui s'agitait sur ses genoux, Duncan s'avança vers Anita pour lui faire la bise, s'attardant longuement sur sa joue, peut-être pour déposer sur elle sa préférence, ou encore pour installer entre les deux femmes une tension, pour les mener au duel devant lui, le mec à se faire.

« C'était la soirée du siècle, lui dit-il en posant une main sur son épaule. Il y avait plus de deux mille cinq cents personnes. »

À ce moment de la soirée, le Salon Daomé était plein, la musique battait son rythme continûment, elle offrait la stabilité au milieu de la masse des gens qu'elle circonscrivait en formant un terrain commun. Pour aller aux toilettes, il fallait désormais faire la queue, pour boire un verre il fallait patienter, c'était comme si le bar n'avait jamais connu le vide. En regardant autour, Anita ne voyait que des femmes, d'une part parce qu'elles étaient plus nombreuses que les hommes, mais surtout parce qu'elles se montraient davantage, parce qu'elles avaient un corps qui se jetait sous vos yeux, épaules dénudées, rondeurs fermes sous le jean, cheveux à la mode des années quatre-vingt, traits noirs sous les yeux, minois de rockeuses, jeunesse en surplus, pléthore de chair destinée aux yeux, aux mains, à la bouche, au sexe des hommes. Anita savait cette situation inconfortable, mais elle n'en était pas incommodée parce que la cocaïne était de bonne qualité et que son effet persistait dans l'engourdissement, dans un musellement de sa sauvagerie qui lui retirait ses moyens, ses réflexes, son don pour l'angoisse. À présent le bar l'intégrait, elle y était admise, elle était parvenue à toucher l'intérieur de la fête au même titre que les autres, l'opacité des choses et des êtres avait fait place à une familiarité qui lui souriait. Elle trouvait que la jeunesse était en soi une raison de vivre, elle-même n'était pas très vieille, la main de Duncan le lui prouvait, elle parcourait tranquillement son dos, de la nuque à la chute des reins pour ensuite remonter vers la nuque et chatouiller la racine de ses cheveux. L'intimité créée par la main de Duncan dans son dos avait fait se retirer Lucie qui, à présent, se déplaçait parmi les gens, chatte cherchant son chat, femelle animée d'une envie terrible de parler, de matérialiser en mots tout ce qui lui traversait l'esprit. Elle aussi était bien installée au cœur de la soirée mais la cocaïne n'y était pour rien, Lucie était de ces êtres pour qui le monde avait toujours quelque chose d'enveloppant. L'angoisse ne l'assaillait qu'à de rares moments, quand elle pensait trop à son avenir par exemple, ou quand elle imaginait sa propre mort, ou encore celle de ses proches. Que Duncan ait préféré Anita à elle la contrariait, mais sans plus, d'ailleurs, en les observant, elle sentait qu'ils ne se draguaient qu'en surface. Un autre soir, Duncan serait à elle.

En parcourant le bar, elle chercha du regard des gens qu'elle connaissait pour se joindre à eux et remarqua un grand nombre de femmes, toutes pareilles dans leur retour aux années quatre-vingt, mais de cela non plus elle ne s'en faisait pas parce que pour elle les autres femmes n'existaient pas, enfin pas vraiment, en tout cas pas en tant qu'obstacle. De se savoir bien placée sur l'échelle de la beauté lui assurait une visibilité qui la maintiendrait dans le regard des hommes, cela, elle en était convaincue. Comme pour lui donner raison, un homme l'aborda d'une demande de cigarette et elle en profita pour déverser sur lui sa parole, et pour l'entraîner près du bar, en retrait.



Duncan regardait Anita avec cet air qu'ont les hommes qui se savent victorieux. Ce soir-là il portait une barbe de quelques jours, salissure qui recouvrait ce que son visage avait de trop gentil quand Anita l'avait vu pour la première fois, un an auparavant.

« Tu m'aimes toujours ? » lui demanda-t-il.

Cette question n'en était pas une, Anita le savait, c'était une phrase qui cherchait à la faire parler, à lui signifier du même coup qu'il se souvenait qu'elle l'avait un jour voulu, qu'elle l'avait pendant un temps travaillé avec cette maladresse qui pouvait décourager les hommes, aussi bien que les toucher.

« Je ne sais pas. Est-ce que je t'ai déjà aimé ? » demanda-t-elle à son tour.

— Tu t'es poussée avant que je n'aie eu le temps de m'en assurer », dit-il.

Ils se regardèrent, firent s'entrechoquer leurs verres.

« *Cheers. Cheers.* »

Forte du consentement de la soirée à son égard, Anita parla beaucoup et Duncan parla par-dessus sa parole ; ils se dirent des choses qu'ils ne retinrent pas parce que seule la main de Duncan comptait, parce que la discussion ne se débattait que pour recouvrir sa présence dans le dos d'Anita, que pour empêcher l'embarras de sa mise à nu par laquelle son assurance risquerait de fléchir. La

soirée tournait autour du couple qui se déplaçait tantôt à droite tantôt à gauche pour permettre aux gens d'accéder au bar. Quand leur parole cessa enfin, ce fut comme un signal d'envoi pour Duncan qui se tenait maintenant tout près d'Anita et qui fit glisser un doigt sur son bras ; il pencha sur elle sa bouche qui cherchait quelque chose à embrasser, sans savoir quoi au juste, le cou, ou peut-être une épaule.

Anita recula malgré elle. Elle eut peur de cette bouche qui s'était manifestée trop tôt dans la soirée, elle avait peur qu'elle trouve enfin un endroit où se poser, d'ailleurs elle ne se sentait plus si bien, quelque chose se passait en elle qui la séparait maintenant de Duncan. Il lui semblait que la soirée voulait à nouveau l'éjecter, la repousser dans l'entrée, loin d'elle, au-dehors, en même temps que la cocaïne était en train de s'en aller, de se retirer d'Anita d'un seul coup, elle, la voleuse qui partait sans prévenir, qui passait par la fenêtre en laissant derrière elle l'angoisse qu'elle lui avait d'abord volée, la salope. L'angoisse d'abord captive de la cocaïne se déversait en elle, angoisse transvasée qui l'emplissait et qui semblait maintenant étrangère à Anita, sans doute parce qu'elle s'était déjà habituée à son absence. Malgré l'habitude qu'elle avait de ce retrait, de ce retour en force du malaise ressenti comme un intrus, comme une petite catastrophe de l'humeur, cela la prenait chaque fois par surprise.

« Excuse-moi », dit-elle.

Anita se dégagea de Duncan qui n'apprécia pas cette attitude de fuite et qui la regarda, maussade, se placer dans la queue des toilettes. Quand elle fouilla dans son sac à main pendant qu'elle faisait la queue, et qu'elle ne trouva pas son petit sac en plastique, elle le vit en souvenir sur la tablette en verre fixée sous le miroir du cabinet où elle était déjà allée. Il était resté là, bêtement oublié par elle, et il était impossible qu'il s'y trouvât encore. Anita se détesta pour cet oubli mais elle se détesta davantage de sentir que, pour elle, la soirée venait de se terminer, qu'il était inutile d'insister parce que l'endroit la maintiendrait dehors, parce que sans la cocaïne la soirée ne lui montrerait plus que sa surface. C'est à ce moment que les deux chiens retrouvèrent une place dans sa pensée, c'est dans ce

moment de faiblesse qu'ils se logèrent en elle, sous la forme d'une préoccupation urgente.

Anita, qui n'avait plus à cette heure tardive la force de lutter contre sa sauvagerie naturelle, prit son manteau au vestiaire, et sortit du Salon Daomé sans saluer Lucie et Duncan.



Les deux chihuahuas étaient toujours attachés au parcomètre et poussaient des plaintes désespérées en direction des gens qui les enjambaient, compatissants, mais empressés. Les deux chiens sautaient, les crocs devant, se croisaient et se décroisaient, couraient autour du parcomètre jusqu'à ce que leur laisse les étrangle, couraient à nouveau, mais en sens inverse, se bousculaient entre eux, sans jeu ni plaisir, avec une énergie que seuls les chiens de cette race peuvent connaître. Dans leur univers étroit auquel on ne pouvait accéder qu'en se penchant bien bas, seules comptaient ces jambes qui les contournaient et qui s'éloignaient, des jambes qu'ils auraient volontiers escaladées s'il leur eût été permis de le faire, des jambes qu'ils escaladeraient jusqu'à rencontrer enfin des ventres, des bras, des mentons, des bouches, et dans ces bouches des mots capables de les nommer, de les appeler, des mots capables de les faire monter plus haut. Ces jambes qui s'attardaient peut-être mais qui ne restaient pas, ils mouraient d'envie de les conquérir vers le haut jusqu'à rencontrer ce monde qui les avait rejetés mais qui pouvait maintenant leur redonner une existence, les prendre avec lui pour leur faire connaître l'intérieur chaud du temps passé en famille, ou entre amis.

Anita n'en revenait pas. Elle se souvint d'avoir eu, plus tôt dans la soirée, la conviction que quelque chose était arrivé, quelque chose qui concernait leur maîtresse, mais tout de même. Elle les observa un moment, de loin. Pendant un temps elle laissa sa pensée aller vers eux, si bien que Lucie, le Salon Daomé, la main de Duncan et le trésor perdu dans les toilettes n'eurent plus d'emprise sur elle. Elle imagina leur existence stridente, leur vie dépensée en mouvements nerveux et vains. Puis, les chiens l'aperçurent et tentèrent de

nouveau de la séduire en l'implorant de leurs corps en péril, ils s'élancèrent vers elle avec une force de dernière heure et, quand Anita vit leurs regards vides, trous sans âme qui s'étaient fermés au monde dans l'épuisement, ouvertures désormais tournées vers la mort, elle faillit céder en les détachant du parcomètre, et en les entraînant chez elle. Elle s'en approcha malgré elle car elle voulait les toucher, elle voulait mieux sentir ce mystère de la vie en train de se détacher des êtres. Il lui semblait maintenant, en les approchant, qu'ils avaient déjà été mis sur son chemin, il lui semblait que ces deux chiens lui avaient un jour signifié leur désespoir, qu'ils avaient déjà déposé en elle leur sort. Anita posa un genou par terre pour se mettre à leur hauteur, obligeant les marcheurs à la contourner comme si elle-même était un chien, et l'image de son père, immense, redoutable, s'imposa à son esprit. Il n'y avait pas de doute, ces deux chiens avaient déjà croisé son chemin, il lui suffisait de les déterrer par la concentration. Les deux chiens étaient loin derrière et ce n'étaient pas vraiment eux, ce n'étaient pas des chihuahuas, mais il fallait tout de même les retenir avant qu'ils ne s'enfoncent à nouveau dans l'oubli. Déjà ils prenaient forme dans un jour d'été, au chalet où se trouvaient deux chiens dans les bois, au chalet, deux chiens, dans les bois comme des bêtes que le père avait déposées dans une boîte en carton, dans une boîte de supermarché supposée contenir des conserves et non pas des bêtes, des bêtes dans une boîte comme des chiots, des bébés qui n'étaient pas des chiots mais des lièvres, des levrauts pour être plus précis, Anita s'en souvenait maintenant ; ils n'étaient pas deux mais au moins quatre ou cinq et tout cela grouillait dans la boîte de supermarché vide de conserves, grouillement de bébés lièvres qui s'opposait à la carcasse de leur mère trouvée à côté d'eux et que les bébés ne flairaient sans doute plus comme une mère, mais comme de la viande, une nourriture en elle-même ; oui, tout cela dans la boîte de supermarché s'agitait, se débattait, couinait, voulait sortir de la boîte en carton impossible à escalader, tout cela demandait grâce auprès du père qui empoignait les bébés lièvres comme si les bébés lièvres n'étaient rien, il les empoignait parce qu'il voulait les libérer de leur malheur en leur donnant la mort, la mort devait advenir comme libération parce que

la mère n'était plus là et qu'il ne fallait pas aller contre la nature, pour aller dans le sens de la nature il valait mieux les prendre en main, se charger de leur libération. D'ailleurs, c'était tellement facile de les libérer qu'Anita avait réussi à en immobiliser un avec une seule main, elle avait senti que l'emprise de sa seule main pouvait arrêter l'agitation et ramener le levraut à sa mère dans la mort. Ensuite il y avait un trou, il y avait un blanc au bout duquel son père avait, on ne sait comment ni à quel moment, fait passer les levrauts dans un sac brun, un sac à patates également de supermarché, un sac qu'il fracassait sur l'un des murs en bois du chalet jusqu'à obtenir un intérieur broyé, fatras de bébés lièvres maintenant sortis de leur malheur et dont la libération avait ensanglanté le mur.

C'était donc cela. Un jour d'été au chalet, des levrauts étaient morts devant elle, broyés sur un mur dans un sac brun, résultat d'un massacre orchestré par le père. Anita se souvenait de cette scène qui lui semblait à présent anodine, sensiblerie de petite fille émue par le père qui l'avait entraînée dans le massacre, elle se trouvait même ridicule d'avoir fait tout un plat des chihuahuas bruns et d'avoir découvert derrière eux un souvenir d'enfance. Comme la vie pouvait être simplette, faite de petits malheurs superposés en différents temps de son évolution, et comme les souvenirs pouvaient se composer de brouilles étalées avec régularité, vie conduite par le fil des souvenirs comme un tempo de petites morts qui s'éclairaient les unes les autres et qui pouvaient s'unir, surgir à la conscience, d'une similarité. Malgré tout, Anita détacha les deux chiens, provoquant au bout des laisses un renouveau de jappements et de bondissements désordonnés pour escalader ses jambes, pour monter plus haut encore, trouver sa bouche et s'y enfoncer, s'assurant ainsi de l'habiter pour toujours.

Anita prit le temps qu'il fallait pour les calmer, et les entraîna dans la direction de son appartement qui était situé à deux pas de là, et qui possédait une fenêtre de laquelle il lui serait toujours possible de voir le parcomètre.

Devant le Salon Doamé se trouvait maintenant une queue, plus aucun doute, cette soirée-là s'annonçait longue, et chargée.